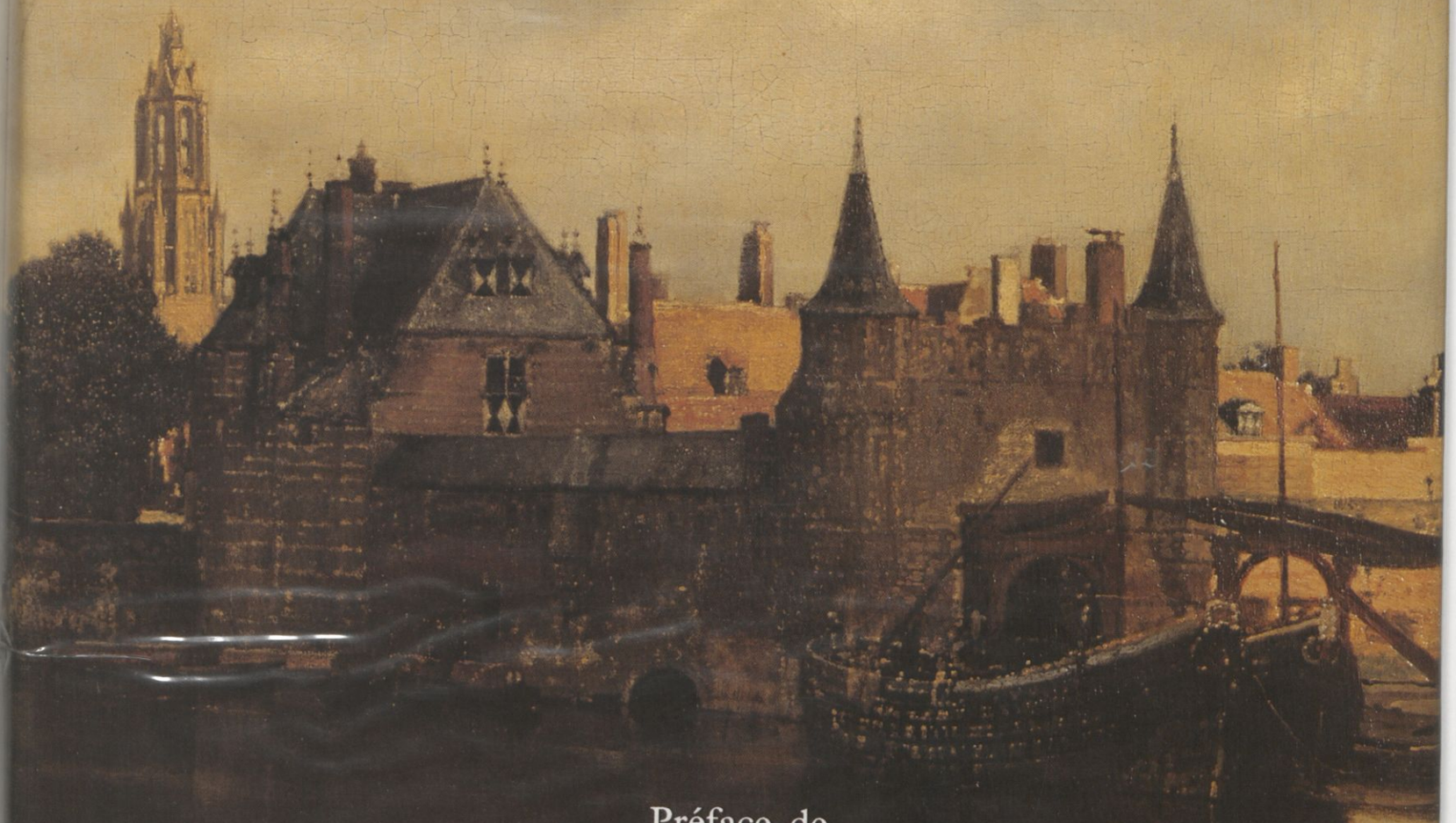
Yann le Pichon

LE MUSÉE RETROUVÉ DE MARCEL PROUST



Préface de

François Mitterrand

Stock

LE MUSÉE RETROUVÉ DE

MARCEL PROUST

« C'est ainsi que j'aurais dû écrire... passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune », se dit, devant la *Vue de Delft,* Bergotte, un des doubles de Marcel Proust.

Ce « petit pan de mur jaune », mythique depuis la parution d'*A la recherche du temps perdu,* donne la clef des secrets de l'écriture de Proust, auteur pictural qui fut et reste le premier écrivain impressionniste. Devenu un amateur d'art éclairé après sa rencontre avec l'œuvre de John Ruskin, critique d'art et essayiste anglais, Proust s'est épris de certains grands peintres jusqu'à s'identifier à eux. Rarement hommages littéraires auront été aussi subtilement et spirituellement rendus aux plus grands maîtres de la peinture, tels que Vermeer, Giotto, Botticelli, Rembrandt, Turner, Monet, Gustave Moreau, et même Picasso... que par leur admirateur qui avait l'art d'écrire sur l'Art.

Composé par Yann le Pichon, cet ouvrage constitue à la fois le vrai « musée imaginaire » de Marcel Proust et le recueil de ses plus beaux textes sur l'art, présentés en regard des tableaux qu'il gardait en mémoire.

Le Musée retrouvé de Marcel Proust inaugure, sous la direction de Yann le Pichon, une nouvelle collection de beaux livres, qui rapprochent les textes des plus grands écrivains et les œuvres d'art qu'ils ont profondément aimées.

Autre *Musée retrouvé,* celui de Sigmund Freud qui s'y voit confronté aux sculptures et aux peintures dont il révèle les sources secrètes.

Maquette de Pierre Chapelot

EDITIONS STOCK

LE MUSÉE RETROUVÉ DE

MARCEL PROUST

4°V
52230

DL-30101990-30073

A mon père,
très affectueusement,
Yann le Pichon.

BCN Coll 1074458

Maquette de Pierre Chapelot.

© 1990, Editions Stock.

997623
75
NC

LE MUSÉE RETROUVÉ DE MARCEL PROUST

Yann le Pichon
avec la collaboration de
Anne Borrel

PRÉFACE DE
François Mitterrand

Stock

SOMMAIRE

PRÉFACE DE FRANÇOIS MITTERRAND 9

L'ART D'ÉCRIRE SUR L'ART
Marcel Proust sur le motif et sous l'effet mémorable des grands maîtres 11

LE MUSÉE IMAGINAIRE, ET VRAI, DE MARCEL PROUST
Sa galerie de tableaux préférés 81

CHRONOLOGIE ILLUSTRÉE
L'Art et la vie de l'écrivain : 1871-1922 215

INDEX DE TOUS LES ARTISTES CITÉS DANS SES ŒUVRES 255

BIBLIOGRAPHIES 260

TABLE DES ILLUSTRATIONS 265

REMERCIEMENTS 271

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PORTRAIT DE MARCEL PROUST
PAR JACQUES-EMILE BLANCHE (Détail)
Paris. Musée d'Orsay.

Préface de François Mitterrand

Marcel Proust aimait et connaissait la peinture. Rien d'étonnant à cela si l'on en juge par son milieu social et par les amis qu'il a fréquentés très tôt : pour les jeunes bourgeois cultivés de l'époque, il était en effet naturel d'aller aux vernissages des expositions des grandes galeries, de fréquenter les peintres et même d'écrire sur leur travail dans les revues.

Mais Marcel Proust, dès l'adolescence, a montré non seulement un intérêt de classe mais une passion dévorante pour la peinture, pour le désir de voir et de comprendre cette activité. Cette volonté d'aller au-delà du tableau, de prolonger le plaisir du spectateur surgit très tôt. Un tableau n'est pas seulement une œuvre d'art, il transforme notre perception.

« Avant d'avoir vu des Chardin, je ne m'étais pas rendu compte de ce qu'avait de beau, chez mes parents, la table desservie, un coin de nappe relevé, un couteau contre une huître vide. »

Ce souci d'établir comment la peinture peut bouleverser la vie, Proust n'a jamais cessé de l'affirmer à travers ses activités de traducteur (du grand Ruskin notamment) et de critique d'art engagé : ne fut-il pas l'un des premiers à noter la beauté du travail de Picasso, à défendre Monet et Cézanne et à réclamer que l'on nommât Degas, Monet et Rodin professeurs à l'École des Beaux-Arts ?

Témoignant sans cesse d'une réelle et profonde connaissance de l'art moderne, il sut aussi transposer dans l'univers romanesque sa propre méditation sur la peinture. Il s'en explique à travers Elstir, ce peintre imaginaire à qui il fait tenir des propos décapants sur les gens de goût qui oublient trop souvent la profondeur du temps et il fera mourir Bergotte devant le petit pan de mur jaune de Vermeer.

Cet art de décrire et cet art de voir font de lui, pour reprendre l'expression de la poétique classique, un grand peintre.

Grâce à cette déambulation dans Le Musée retrouvé de Marcel Proust, *c'est à une nouvelle vision de son œuvre que nous sommes aujourd'hui confrontés.*

François Mitterrand

L'ART D'ÉCRIRE SUR L'ART

Marcel Proust sur le motif
et sous l'effet mémorable
des grands maîtres de la peinture.

Regarde Proust ; il est sur le motif ! » fit observer Picasso à Jean Hugo – qui l'a raconté dans *Avant d'oublier* – lors d'une somptueuse réception donnée par le comte de Beaumont pour fêter le nouvel an 1922.

Ce serait l'année de la mort de l'écrivain qui, à bout de ses forces physiques, n'avait d'œil encore que pour le caractère du maître de maison et pour les caractéristiques de ses hôtes de marque, auxquels il cherchait à attribuer les mérites et les manies, les manières, les rites et la magnificence de ces personnages de l'art qui hantaient sa mémoire picturale, bien plus hautement que les héros de sa culture littéraire ne l'habitaient.

Sur le motif, Marcel Proust l'était doublement. S'il prenait ses modèles dans les salons du comte, en effet, il les expertisait aussi à travers le regard des peintres qu'il adulait.

« Le style pour l'écrivain, a-t-il écrit, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique, mais de vision. » Mais il aurait aussi bien pu dire : de révision. Car inventant, avant Malraux, la notion de « musée imaginaire », il précisait : « Quand on a été épris d'un peintre, puis d'un autre, on peut à la fin avoir pour tout le musée une admiration qui n'est pas glaciale, car elle est faite d'amours successives, chacune exclusive en son temps, et qui à la fin se sont mises bout à bout et conciliées. » A vingt-deux ans, ne songeait-il pas d'ailleurs à trouver un poste d'attaché auprès d'un grand musée pour accéder ensuite à l'Inspection des beaux-arts ?

Combien de fois aura-t-il superposé des images picturales, définitivement permanentes, aux réminiscences des siennes,

JEAN BÉRAUD
LA PROMENADE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (Détail)
Paris. Musée Carnavalet.

A Cocteau
son portrait à Rome 1917
Picasso
Fernande de Paques

biographiques, qui étaient tout sauf imaginaires, au sens fictif de cet adjectif fertile.

Si l'on ajoute donc au mot, vraiment graphique, de Picasso la motivation essentielle de Proust, presque tout son art de voir et de revoir, d'esquisser et d'écrire, sans s'esquiver, pourrait bien se trouver génialement résumé par le trait saillant du peintre cubiste qu'il apprécia, lui-même, au point de rendre hommage, à propos de son portrait – pour traits – de Jean Cocteau, « au grand, à l'admirable Picasso, qui a précisément concentré tous les traits de Cocteau en une image d'une rigidité si noble qu'à côté d'elle se dégradent dans mon souvenir les plus charmants Carpaccio de Venise ». Et les muses savent pourtant s'il vénérait le gracieux peintre de *La Légende de sainte Ursule,* auquel il se reporta plus d'une vingtaine de fois dans la chronique, à peine légendaire mais largement sacramentaire, de sa vie et de celle de ses proches ou de leurs fréquentations domestiques, mondaines et demi-mondaines !

L'amoureux possessif d'Olga Kokhlova, qu'il accompagnait fièrement ce soir-là, le démiurge des formes, le pique-notes dissonantes Pablo Picasso, dont Bakst disait qu'il était, sous l'influence alors de cette conventionnelle danseuse des Ballets russes, « passéiste à dessein », avait de son côté, vigilant, reconnu soudain en Marcel Proust, auteur pictural et impressionniste s'il en fut, un autre maître dans l'art de capter, de croquer et d'annoter, comme il le faisait parfois sur les manchettes de ses chemises empesées, le monde noble et snob, amène, emphatique et ambivalent, dont il nourrissait toujours son œuvre de mémorialiste des « intermittences du cœur » et d'hagiographe

PABLO PICASSO
PORTRAIT DE JEAN COCTEAU
à Rome en 1917.
Collection particulière.

des rémanences de l'âme pour parvenir enfin, à travers ses évocations fugaces mais tellement sagaces qu'elles en devenaient pérennes, à la réalisation de sa vocation : la fixation du Temps. Un art intime, inaliénable, de trouver ce qu'il recherchait, presque inconsciemment, et ce dont il avait l'irrépressible envie de se ressouvenir pour surmonter son angoisse de la mort, surpasser la déréliction que lui avait infligée celle de sa grand-mère et de sa mère, abolir la fuite du Temps qui l'abandonnait à sa solitude vespérale, sans elles, sans les ailes protectrices de leurs tendres baisers, et s'assurer d'être encore là, au-delà de son temps.

Aussi doués l'un et l'autre pour le pastiche, c'est-à-dire pour l'assimilation des talents des autres artistes, Marcel Proust et Pablo Picasso, qui tiraient leur miel suave et sauvage de toutes les fleurs, fraîches, capiteuses ou fanées de la société et, de telles aubaines mondaines, le destin de leurs dessins, s'étaient mutuellement devinés, « sur le terrain ».

Après avoir admiré les décors et les costumes du ballet *Parade,* qui mit le Tout-Paris en émoi ou en effroi, et où il avait vu l'acrobate danser « comme s'il adressait des reproches à Dieu », Proust ne s'était-il pas exclamé : « Comme Picasso est beau ! » ? Et n'avait-il pas repéré en lui un de ces êtres revenus de la caverne d'Ali Baba, une sorte de « Giotto préhistorique » rallié aux peintres rupestres ?

Comme c'était bien vu, n'est-ce pas ?

Au vrai, dans son clin d'œil à Jean Hugo, Picasso avait visé dans le mille : Proust était, bel et bien, un écrivain-peintre. Peut-être fut-il même un peintre-écrivain ; le plus amateur d'art,

en tout cas, de tous les romanciers-poètes. A leur ami commun, Cocteau, qui faisait également flèche de toutes ses plumes, l'auteur de *Du côté de chez Swann* l'a nettement affirmé : « Mon volume est un tableau. »

Un tableau ; que disait-il ? Un polyptyque plutôt, gigogne ou puzzle, de paysages et de portraits, de pochades, de miniatures et d'enluminures, de vitraux, d'émaux et de camées ou de tapisseries, fait de myriades d'*impressions,* l'un des mots clés qui revient le plus (trois cent quatre-vingt-trois fois) dans la *Recherche du temps perdu,* avant ceux d'*art* (trois cent trente-trois), d'*artiste* (deux cent soixante-treize), de *couleur* (deux cent vingt-neuf), de *peintre* (cent soixante-treize) et de *tableau* (cent trente-six). Des *surimpressions,* plus exactement, auxquelles il ne cessait d'entremêler les atours, les détours et les retours de son extraordinaire mémoire visuelle, les réminiscences quintessenciées de sa culture non moins esthétique que sensorielle, et les repentirs de ses écritures jamais assouvies, que sa plume, revenant sur elle-même comme l'aiguillon de l'abeille qui regrette sans arrêt le calice précédent, surchargeait de variations. En témoignent, de surcroît, les variantes subtiles dont il enjolivait ses lettres scrupuleusement attentionnées et ses plis envoyés à la hâte comme des papillons affolés d'avoir à périr, dans leur inventaire de prés trop fleuris, avant même leurs fleurs.

Ainsi, s'identifiant à Bergotte, son écrivain témoin venu mourir – comme il faillit le faire le 24 mai 1921 – au bord du « petit pan de mur jaune » de la *Vue de Delft,* il lui fait avouer dans un consciencieux remords final : « C'est ainsi que j'aurais dû écrire. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer

Jean Béraud

plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune », auquel il attachait son regard, précisément, « comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir », mais qui n'y parviendra point pour la bonne raison qu'il se prend pour lui.

Marcel Proust l'a suggéré et confirmé cent fois plutôt qu'une : l'œuvre littéraire doit être une œuvre d'art, accomplie au risque d'y laisser sa vie. Elle n'est riche, en fait, que de la vie que lui restitue son auteur jusqu'à se vider de la sienne. Et c'est exsangue qu'il la terminera.

Ecoutons-le se dire, par exemple : « L'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n'existe pas... » Ou bien : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie réellement vécue, c'est la littérature. » Car la littérature n'était pour lui que l'art de recouvrer la vie antérieure, grâce à laquelle il « néantisait », comme disait Sartre, le réel, auquel il ne pouvait que reprocher d'être privé de son passé. En se projetant indéfiniment dans son écriture récapitulative et superlative, délivrée enfin de toute culpabilité filiale parce qu'il l'y exprimait, il redonnait à son histoire intime un avenir sublime, d'autant plus exaltant qu'il était exorbitant, et croyait boucler ainsi le Temps.

Il ne vécut quasiment plus que pour elle, lorsque dès 1910 il commença de s'isoler pour se recueillir – c'est bien le verbe rétroactif qui convient à un tel travail de retrouvailles – dans sa chambre à coucher, toute tapissée de liège afin de n'entendre plus que ses voix intérieures si apaisantes, si bruissantes aussi

JEAN BÉRAUD
UNE PARISIENNE AU BOIS DE BOULOGNE
Paris. Musée Carnavalet.

du murmure de tant de souvenances et si consolantes d'avoir jusque-là perdu son temps. Et le temps c'est de l'or pour qui veut faire de sa vie un « livre d'or » : le recueil des « riches heures » de son avènement dans le monde !

Lors d'une inoubliable visite que je rendis, le 22 mai 1958, à François Mauriac qui, amusé par quelques pastiches que j'avais faits de son style, non moins voltairien que pascalien, m'avait invité à le rencontrer chez lui, comprenant soudain mon extrême admiration pour le maître de *La Recherche du temps perdu,* à la découverte des sources duquel je m'employais auprès de ses derniers témoins et dans les hauts lieux de son art qui, comme Illiers, me paraissaient minuscules, il me fit la joie de me dédicacer un exemplaire numéroté de son petit livre *Du côté de chez Proust*. Comme je lui reprochais, timidement, d'avoir écrit qu'il était « mort de ce travail insensé : il est mort peut-être sans Dieu dont l'amour l'en eût détourné », et comme je l'interrogeais, curieusement, sur l'impression que lui avait faite Marcel Proust, quand il avait été invité à son chevet pour un dîner intime, il me répondit d'une voix d'autant plus émouvante que je ne savais pas si elle était confidentielle ou pieuse, éraillée ou éprouvée par ce qu'il me révélait : « Proust me fit, en vérité, l'effet d'un grand jeune homme à bout de peine, sacrifié à son œuvre dont il semblait émerger comme Lazare de ses suaires, et qui nous mangeait des yeux. Céleste, à ses côtés, tenait lieu à la fois de Marthe et de Marie. Sachez, cher jeune ami, que mes réserves concernant l'absence de la grâce qui, selon moi, ruine son côté Sodome et Gomorrhe, s'effondrent quand je

HENRI LE SIDANER. SOIR DE PRINTEMPS. Nantes. Musée des Beaux-Arts.